

Rodney SAINT-ÉLOI

*Quand il fait triste Bertha chante*SAINT-ÉLOI, Rodney, *Quand il fait triste Bertha chante*. Paris. Héloïse d'Ormesson. 2022. 263 pages.

Les Editions H. d'Ormesson reprennent ce livre paru en 2020 aux Éditions Québec d'Amérique, dans lequel Rodney Saint-Eloi, homme de lettres aux multiples talents – et fondateur en 2003 de la maison d'édition québécoise, Mémoire d'encrier – évoque sa mère morte bêtement, à soixante-douze ans, d'une chute. « En apprenant la nouvelle, je vieillis de vingt ans » est la phrase avec laquelle Saint-Éloi ouvre son récit, et il ne cessera, d'une page à l'autre, d'exprimer son désarroi : « Bertha est morte. Dévasté, je suis une maison inhabitée. » (p.223).

Le récit de Saint-Éloi, qui n'est pas chronologique – les époques sont mélangées et les thèmes sont sans cesse repris et affinés – possède trois axes. La figure de la mère est centrale, il parle d'elle, de ses souvenirs d'enfant, des contes qu'elle lui transmettait : « Tu traverses le temps, les terres et les astres. Et tu te fais tortue. Tu te fais étoile. Tu te fais reine des nuages. Tu es la conteuse et le conte. » (p.53) ; il la fait parler – toujours au style direct, comme dans la bible – et souligne ainsi sa philosophie de la vie. La famille complète ce champ intime. Parlant des siens, l'auteur ne manque pas de se pencher sur la société haïtienne, dans laquelle la position de chacun dépend de sa couleur, lui qui n'a pas la « peau couleur caca », lui le « petit Nèg » à la peau claire, la « peau *chapée*. Echappée. *Chapée* aux dents crochues de la famine et de la haine » (p.73), peau due au fait que son père était d'une famille de la haute dans laquelle Bertha était employée et dont elle a été renvoyée dès que son ventre s'est arrondi, grâce au fils de la maison. Et enfin, il montre le fonctionnement du pays, un pays si fier d'avoir bouté les soldats de Napoléon en 1803 et d'être le premier à s'être libéré de l'esclavage, devenu « pays-pourri » dans lequel les dictateurs se succèdent et leurs miliciens violent les femmes, « pays-pourri » gangrené par prédation, les exactions de toutes sortes, « pays-pourri » qui contraint à l'exil.

*Quand il fait triste Bertha chante* est un texte de poète, dont la prose poétique est rythmée par ses propres poèmes, ainsi que par des textes de légendes et de mélopées, par des proverbes en créole haïtien. C'est surtout un magnifique et émouvant hommage d'un homme à sa mère, une fille-mère issue de Bois-Cochon, une mère courage qui a élevé seule quatre enfants, une femme qui aimait la vie, une beauté au « parfum de fleur d'oranger ». Une reine.

Citations.

« J'appuie ma tête contre le visage de Bertha. Je lui dis combien elle est belle. Je lui dis merci. Pour l'air que je respire. Pour le vivant que je suis. Pour les couleurs du ciel. Pour la mer encore bleue. Pour le jour et le crépuscule. Pour le cœur qui bat. (...) Je lui dis respect. » p. 26

« La vérité, c'est que nous sommes chacun enfouis dans nos douleurs » p. 50

« Tu dances. Tu ne rates jamais l'occasion de danser.

Un pas.

Deux pas.

Tu chantes *Jij jije'm byen*.

Et moi, je vous regarde, femmes totales capitales, ivres de vos rires extravagants, à travers le rideau de la cuisine.

Je m'éclipse, mais pas trop loin.

Je vous regarde folles et souriantes.

Bertha, tu dances intensément ta danse.

Tu voles avec le vent.

Tu voles avec la vie.

L'idée de ton bonheur suffit à mon bonheur. » p. 137 (*Jij jije'm byen*, Le juge me jugera bien, une

des phrases de Bertha, ndlr)

« Tu parles en moi et j'écris avec ta voix cette lettre (...). Je te dis simplement : « Prête-moi ta voix pour que j'existe. Prête-moi ta parole pour en faire un paratonnerre ». » p. 153

« Je ne salirai pas ton nom. Je ne salirai pas mon âme. Je ne serai ni notable, ni banquier, ni officier de l'état-major de la débrouillardise au pays-pourri. (...). Je me tiendrai loin du cercle de la haine et du mépris. Tu seras ma lumière et mon rire sauvage. Je ramasserai mes ombres. Je serai ciel, azur et nuage. (...) Comme toi, (...), je me ferai présence d'algues, mal de mer, flux et reflux de mes tourments d'exister. » p. 225

« Bertha dit », « Ainsi parlait Bertha », « Tu dis », « Disais-tu » ...

« Les êtres humains, les femmes, dis-tu, triment des secrets qui nourrissent les étoiles » p. 34

« L'histoire des hommes est celle des fantômes ». p.133

« Sans vérité l'insignifiance est totale. » p.196

« Le pouvoir n'a pas de limites. Le pouvoir détruit des vies. Le sang coule trop dans les rigoles du pays. » p 57-58

« A force de vivre dans une porcherie, on s'aligne, n'est-ce pas ! » p.59

« La société danse la danse du mépris. » p.103

« Il faut toujours contraindre l'ordre à obéir au désordre. » p. 218

« Toute terre est douleur. Toute terre est absence » p. 251

« La géographie est la science de l'exil » p. 253